

Jean-Marie Delbos
Erwan Denys

Mon enfance à Bétharram

*

RÉCIT

**Le témoignage choc
de la première victime
après 60 ans de silence**



LEDUC



Jean-Marie Delbos a affronté seul l'institution toute-puissante de Bétharram. Des premières agressions dans les dortoirs glacials aux alertes ignorées par les forces de l'ordre, les magistrats et les politiques, ce livre révèle chaque étape des soixante années de combat de l'auteur jusqu'à sa reconnaissance historique en tant que victime de violences sexuelles.

Ce récit bouleversant nous plonge dans l'enfer de l'établissement catholique, marqué par le courage et la rage d'un homme qui lutte contre l'omerta de l'Église et la prescription qui protège les criminels.

Une voix solitaire devenue plurielle qui brise le silence pour alerter, sensibiliser et entraîner une réparation collective.

À 79 ans, **Jean-Marie Delbos** impressionne par sa détermination farouche, forgée par soixante ans de combat contre l'institution. Reconnu officiellement comme la première victime de Bétharram par la Commission reconnaissance et réparation, il se bat pour obtenir justice pour lui et toutes les autres victimes.

Bouleversé par sa rencontre avec Jean-Marie Delbos, **Erwan Denys** saisit sa plume pour faire entendre sa voix et poursuit, avec ce livre, une enquête indispensable sur le plus grand scandale de pédocriminalité dans l'enseignement catholique français.

19 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3658-9



Rayon : Témoignages
editionsleduc.com
LEDUC 

Mon enfance à Bétharram

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!
Rendez-vous ici: bit.ly/newsletterleduc.

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

«Des livres pour mieux vivre», c'est la devise de notre maison.



Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Directeur d'ouvrage : Jacques-Marie Laffont

Suivi éditorial : Marion Jagu

Préparation de copie : Benjamin Peylet

Relecture : Mathilde Obergfell

Mise en pages : Laurent Grolleau – Ma petite FaB

Photographie de couverture : archives personnelles
de Jean-Marie Delbos

© 2025 Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-3658-9

Jean-Marie Delbos
Erwan Denys

Mon enfance à Bétharram

*

RÉCIT

LEDUC ↗

Sommaire

Prologue	7
L'innocence perdue	9
L'arrachement	21
La nuit des prédateurs	35
Parler ou mourir	47
Le silence des institutions	63
Premières fissures	75
Le prix du silence	89
Divisions et stratégies	101
La mémoire collective	111
Le récit de Jérôme	115
Le récit de Jean-Marc Veyron	127
Le récit de Marc Lacoste-Seris	137
L'union sacrée	147
L'ultime recours	159

Vérité et réconciliation	169
L'héritage	181
Aux générations futures	187
Postface par Arnaud Gallais	193
Remerciements	203
Les trois orphelins	205

À ma mémé

Jean-Marie Delbos

Prologue

Février 2025 : L'aveu

Février 2025. J'apprends par la presse que Henri Lamasse¹ a été interpellé.

Soixante-neuf ans après m'avoir violé, cet homme de quatre-vingt-huit ans passe quelques heures en garde à vue. Le soir même, il rentre chez lui. Moi, j'ai porté sa saleté toute ma vie.

Lors de l'interrogatoire, il a avoué. « J'en ai violé qu'un, c'est lui. Les autres, je ne m'en souviens pas... » Dans l'aveu, il minimise encore. Face aux gendarmes, il ment toujours. Mais peu importe. Prescription. Le mot magique qui efface tout, qui le libère sans poursuites. Une vie entière de blessures effacée par la loi.

Je m'appelle Jean-Marie Delbos. Je suis l'un des derniers survivants de l'apostolicat de Bétharram. Pendant soixante-neuf ans, j'ai porté le poids de ce silence qu'on m'imposait. Aujourd'hui, je le brise. Car si Lamasse va terminer ses jours en paix, si la prescription protège les bourreaux, il y a une chose qu'ils n'effaceront jamais : la mémoire.

1. Le père Henri Lamasse, accusé d'agressions sexuelles sur Jean-Marie Delbos, a avoué les faits lors de sa garde à vue. Il sera remis en liberté sans poursuite en raison de la prescription des faits.

L'innocence perdue

Le jour où je suis arrivé à Bétharram, j'ai quitté mon enfance. Définitivement, brutalement. C'était un aller sans retour vers un cauchemar qui ne me quitterait jamais. Je ne savais pas encore que j'allais perdre mon insouciance, qu'il n'y aurait plus de place aux rêves. J'ignorais que certains adultes étaient capables du pire, qu'ils pouvaient voler votre innocence pour leur simple plaisir.

Malgré mon statut d'orphelin, j'étais heureux auprès de ma grand-mère. Cette femme courageuse aura été toute ma vie une idole. Elle aura su m'aimer comme personne.

Je suis né en 1946, au fin fond du Béarn, dans la maison familiale de Castetnau-Camblong. Cette bâtie était dans notre famille depuis le XIX^e siècle. À cette époque, dans notre coin reculé, on ne parlait que béarnais. Même quand j'y suis retourné en 1984 pour mon travail, la langue locale dominait encore. D'ailleurs, dans le cadre de mon métier de policier, j'ai souvent fait des auditions en béarnais au commissariat d'Oloron.

Mes grands-parents résidaient à Castetnau-Camblong, c'était un village comme il en existait des milliers en France dans les années 1950. Quelques familles aisées – les notables et les agriculteurs –, puis les autres, qu'on appelait *lous oubres* en béarnais. Une catégorie coincée entre les « pauvres diables » et les paysans.

Mon grand-père était lorrain. Pendant la Première Guerre mondiale, il avait fui pour ne pas vivre sous l'emprise des Allemands. Il s'était retrouvé employé dans un château du Béarn pour faire l'entretien, où il a rencontré ma grand-mère qui y était aussi employée. Ils se sont mariés, puis ma mère est arrivée. Mes grands-parents ont travaillé durant leur jeunesse dans ce château, avant que mon grand-père ne trouve un emploi dans une scierie.

Ma grand-mère était originaire d'une lignée maudite : les cagots ! C'était une catégorie de personnes que l'on mettait de côté. Et comme tous les gens de cette caste, leurs habitations étaient excéntrées par rapport au reste du village. Près de la maison familiale, où je vis encore, demeure la fontaine qui était réservée aux cagots, pour puiser l'eau. Elle est aujourd'hui envahie par les ronces.

Cette communauté, c'étaient les indésirables. C'est dire dans quel environnement je vivais mes premiers jours. Notre existence comptait peu, et c'est aussi peut-être une des raisons pour lesquelles j'ai ce besoin de me faire entendre quand j'estime qu'une cause est injuste.

On disait que les cagots descendaient des lépreux, des Maures, ou d'autres malheureux peuples. Peu importe d'où ils venaient vraiment. Ce qui comptait, c'est qu'on les considérait comme des pestiférés. Ils ne pouvaient pas faire grand-chose : interdiction d'entrer au moulin, de marcher pieds nus, d'élever des bêtes. À une époque lointaine, ils devaient porter une marque rouge sur leurs vêtements pour qu'on les reconnaissse. Ils se mariaient forcément entre eux, dans leur coin, loin de ceux prétendument normaux. Avec le temps, ça donnait des familles un peu étranges.

Leur rapport à la religion était particulier. Dans la plupart des églises en Béarn, une porte leur était réservée. Elle était souvent

étroite et basse, pour les obliger à s'incliner en signe de soumission. Ils avaient leur propre bénitier et restaient dans le fond de l'église. Leurs métiers étaient imposés, liés au travail du bois : charpentiers, menuisiers, tonneliers, fabricants de cercueils. On pensait que le bois ne transmettait pas les maladies.

À l'église, il y a toujours cette porte dérobée, avec son bénitier et les emplacements cachés derrière les piliers. Beaucoup ont oublié cette pratique ; pourtant, dans les années 1950, elle persistait. Tout était fait pour ignorer complètement ces gens-là. Aujourd'hui encore, il existe des familles qui se souviennent et qui n'ont jamais eu de considération pour moi.

Face aux habitants du village, nous formions une caste à part. J'ai coutume de dire aussi que j'étais *baylet* – un pauvre, en béarnais. Par mes souvenirs d'enfance, je me rappelle avoir été traité ainsi. J'ai beau avoir évolué socialement, je me considère toujours de cette catégorie, je n'ai jamais quitté cette condition. Souvent, les *baylets* étaient des gens qui travaillaient chez les paysans, logés et nourris au minimum. Ils dormaient au-dessus des granges, au-dessus des vaches, et mangeaient les restes. Les agriculteurs de l'époque étaient de véritables seigneurs.

Je n'avais donc, enfant, aucun espoir d'avenir prometteur. Il ne fallait même pas y penser. « L'espoir » n'était pas un mot qui faisait partie du vocabulaire de notre classe sociale.

Mon père est arrivé dans le Béarn au début de la Seconde Guerre mondiale. Il rejoignait l'Algérie via l'Espagne avec d'autres copains de régiment. Ils étaient logés dans notre grange – la maison que j'habite maintenant. À l'époque, c'était une espèce de petit débit de boisson tenu par mon arrière-grand-mère qui rapportait trois francs six sous, avec même une chambre à l'étage où trônait un billard.

Lui avait une vingtaine d'années, ma mère, dix-sept ans. Ils sont tombés amoureux. Fait prisonnier, mon père s'est retrouvé en Allemagne. Quand il a été libéré, il est parti retrouver ma mère, en 1945, pour se marier. Il a créé son entreprise de plombier-fumiste – ceux qui s'occupaient des conduits de cheminées. Ma mère voulait être institutrice, mais elle n'avait pas les moyens financiers de continuer ses études. Elle a fini employée de maison.

Je suis né le premier, avant mes deux petites sœurs. Je portais le prénom de mon père, Jean, et celui de ma mère, Marie. J'ai rajouté plus tard, pour la plaisanterie, « Parfait », « Modeste » et « Innocent », parce que mes parents ont toujours pensé que je serais parfait, de ce fait modeste, et que, toute ma vie, je resterais innocent. La suite a pu le prouver : pour vivre ce que j'ai vécu, il fallait être innocent.

Mon père est mort en 1952. Il est tombé d'une palombière alors qu'il chassait. J'avais sept ans. Ma dernière vision de lui, c'est ses pieds qui dépassaient de la camionnette du boulanger. Cette image s'est fichée en moi comme une lame – voir mon père réduit à ces deux pieds inertes qui sortaient de la benne, comme un paquet qu'on transporte. Il allait rejoindre la morgue. Cette vision de mon père, transporté comme un objet, est inscrite dans ma mémoire d'enfant avec une netteté cruelle encore vive aujourd'hui.

Quant à ma mère, elle nous a quittés en janvier 1956 d'un cancer qui l'avait rongée de longs mois. Je me souviens de ce dernier soir où nous avons dû l'aider à se lever pour sa toilette. Elle ne pouvait plus bouger seule, figée par la douleur, et il fallait la soulever avec précaution. Je n'ai jamais pu lui dire adieu après cet épisode – c'était la dernière fois que je la voyais. Au petit matin, ma mère est partie, et ma grand-mère est arrivée, le visage baigné de larmes. Cette image, comme celle de mon père, s'est gravée en moi. Je ne pourrai jamais l'oublier. C'est pour ça que, quand j'entends un certain

Premier ministre², lors d'auditions devant la commission parlementaire, oser dire qu'au bout de quarante ans, il ne se souvient de rien, qu'un homme prétendument si intelligent plaide l'amnésie totale, je fulmine ; je peux affirmer moi que, de cette époque, je m'en souviens comme si c'était hier.

Ma grand-mère n'a pas eu besoin de nous dire quoi que ce soit. Elle nous a pris tous les trois, moi et mes deux sœurs, dans ses bras, et nous avons pleuré à chaudes larmes. Ma mère avait trente-deux ans, moi, dix ans. Depuis, mon cœur a commencé à s'endurcir et, aujourd'hui, plus grand-chose ne me fait pleurer. J'ai un caractère forgé par la vie, qui m'a aidé à mener mon combat.

Comme dans toute procédure judiciaire, nous sommes passés devant le juge des tutelles. Mon grand-père traînant un cancer sans fin, une tante du village s'était opposée par méchanceté à ce que nos grands-parents nous gardent. Elle voulait que nous allions à l'orphelinat. Beaucoup pensaient : « Qu'est-ce que ces grands-parents pourraient leur apporter ? ». Du côté de mon père, la famille de Rouen et celle de Puisseguin en Gironde ne voulaient pas de nous. « On ne peut pas prendre ces enfants », disaient-ils. Nous n'avons d'ailleurs jamais eu de contact avec eux.

Heureusement, des commerçants, avec qui ma grand-mère entretenait des liens d'amitié, ont représenté mes grands-parents devant le juge. De quelle manière, je n'en sais rien, mais c'est grâce à eux qu'elle a pu nous garder. Il n'aurait pas fallu compter sur les gens

2. François Bayrou, alors Premier ministre lors de son audition à l'Assemblée nationale le 14 mai 2025, dans le cadre de la commission d'enquête « sur les modalités du contrôle par l'État et de la prévention des violences dans les établissements scolaires », qui faisait suite au scandale de Bétharram, a déclaré : « Je n'ai rien à dissimuler. Est-ce que j'avais le souvenir de cette conversation ? Non. Encore aujourd'hui, je n'en ai aucun souvenir » (« L'audition de François Bayrou sur l'affaire de Bétharram tourne à l'affrontement politique », *Le Monde*, 15 mai 2025). Il était ministre de l'Éducation nationale à l'époque de la première plainte contre l'établissement.

de notre village. Cela démontrait, une fois de plus, que nous étions une caste à part. Certains de mes camarades d'école nous appelaient même « les Gitans ». J'étais encore plus exclu que les autres en perdant mes parents. C'est ce que je ressentirais plus tard à Bétharram, parce que la qualité d'orphelin nous plaçait en dessous des autres. On ressentait que les gens autour de nous pensaient que nous deviendrions des voyous. Même dans notre propre famille, on disait cela de nous. C'était ça, être orphelin dans les années 1950.

Nous étions pourtant très bien éduqués par ma grand-mère. Cette femme, je l'ai respectée. Elle ne nous a jamais giflés – il suffisait qu'elle nous dise un mot pour qu'on ne la contredise pas. On ne discutait jamais. On parlait de tout, sauf de sexe. Il y avait de la pudeur. C'était tabou, nous ignorions tout de la sexualité, ce qui aurait des conséquences lorsque je serais à Bétharram.

Nos conditions de vie étaient spartiates. On se chauffait au feu de bois. Le soir, on mettait la cendre sur le feu qui restait toute la nuit. Le matin, il suffisait de remuer cette cendre – les charbons étaient encore rouges –, puis on remettait des fagots et le feu repartait. À côté, nous placions des seaux en métal remplis d'eau qui chauffait. Cette eau chaude servait plus à la vaisselle qu'à nous laver.

Bien entendu, nous n'avions pas de salle de bain à cette époque, comme beaucoup, d'ailleurs. J'ai souvenir que mon grand-père se rasait seulement le dimanche. La table de cuisine, que j'ai encore, servait de table de toilette. Il y installait sa bassine, un miroir, et se rasait au coupe-chou à l'ancienne.

Le samedi soir avait lieu la grande toilette de ma grand-mère pour la messe du dimanche. Mon grand-père, sa grande toilette, c'était le dimanche matin. La toilette était organisée : chaque matin, avant que nous nous levions, ma grand-mère chauffait de l'eau et se

lavait rapidement. Puis je descendais me laver avec très peu d'eau. L'eau, on ne la jetait pas – elle servait à plusieurs. À l'époque, on ne se montrait pas nu, donc je remontais et mes sœurs prenaient le relais. Tout se passait dans la cuisine, devant le feu.

Nous vivions en autarcie grâce au jardin que ma pauvre grand-mère cultivait elle-même, car mon grand-père était de plus en plus malade. Gamin, j'ai appris avec lui certains travaux afin d'aider le foyer. Il était très bricoleur du temps où il était encore valide. N'ayant pas beaucoup de moyens, il fallait savoir tout faire pour se débrouiller.

Dans la chambre, nous dormions à plusieurs. De nos lits, on voyait le toit. Pour avoir chaud, on calfeutrait tout. Ma grand-mère mettait des cartons sur le plancher du grenier. Nous dormions sur des matelas faits de rafles de maïs – ce qui entoure l'épi. Chacun de nos mouvements était accompagné du crissement des feuilles, et on dormait très bien. Pour se réchauffer, on mettait une brique devant la cheminée. Une fois chauffée, on la sortait un peu avant le coucher, on l'enveloppait dans du papier journal, et on la mettait au fond du lit. Comme on dormait à deux ou trois, on se passait la brique, les uns après les autres.

Les toilettes étaient au fond du jardin. On apprenait à lire aux WC parce que c'étaient les journaux qui faisaient office de papier toilette.

Malgré la pauvreté, nous étions heureux. La pauvreté n'empêchait pas le bonheur ni les petits gestes. Par exemple, à chaque fête – la mienne, c'est fin août –, ma grand-mère économisait pour nous offrir un livre avec un petit bouquet de fleurs. J'ai le souvenir de Noël 1955, peu de temps avant la mort de ma mère qui était à l'hôpital. Des journalistes locaux sont venus, pour un reportage dont le thème m'échappe, avec un sapin décoré de 50 centimètres. Ils nous ont pris en photo pour faire la dernière page du journal, puis

sont repartis dans une autre famille en nous laissant une poche de bonbons qui a fait notre bonheur. C'était pour nous un événement !

En fin d'année, ma grand-mère, soucieuse de nous faire plaisir, faisait le tour des commerçants pour récupérer les cadeaux bonus, les trucs qu'ils auraient jetés. À Noël, on avait ces présents de fortune. Quand l'instituteur demandait ce qu'on nous avait offert, j'inventais, un peu par honte – je n'avais pas les cadeaux que j'aurais voulu, alors je mentionnais ceux que j'aurais espérés.

Lorsqu'on allait chez le boucher, par pudeur, devant les clients, on disait qu'on venait chercher la commande de mémé. Le patron comprenait le code – il disparaissait dans l'arrière-boutique et nous donnait les entames, les chutes, les découpes qu'il ne pouvait pas vendre. Ma grand-mère était un cordon-bleu, elle savait accomoder ces restes. C'est d'ailleurs avec elle que j'ai appris à cuisiner avec pas grand-chose.

On ne manquait de rien, car l'amour, c'est plus beau que tout. L'amour que portait cette femme dépassait tout. Finalement, notre plus grand trésor était d'être dans les bras de notre grand-mère.

*

Question pratique religieuse, ma grand-mère était très pieuse, contrairement à mon grand-père qui était athée, mais qui, malgré tout, allait à la messe. Il y avait la peur du curé dans les villages. Tous les croyants, quels qu'ils soient, s'y rendaient, surtout lors des grandes cérémonies où même les incroyants venaient. Ça peut paraître bizarre, car ils ne venaient ni à la messe ni à la confession, sauf le jour de Pâques, qui était obligatoire. Les jours de confesse, l'église était pleine et on attendait chacun son tour. Les hommes y allaient en même temps, les femmes de leur côté. Chaque samedi,

c'était une queue interminable ! Maintenant, les églises sont vides, la religion catholique a perdu de son aura. Et je dois avouer que cela n'est pas sans me réjouir. Le dimanche, on célébrait deux offices : celui du matin à sept heures trente où il y avait foule, suivi de celui de onze heures avec ceux qui ne pouvaient pas venir au premier.

Dans ce contexte où le curé régnait en maître, il était naturel qu'il semble s'intéresser au sort des orphelins. En septembre de l'année où ma mère est morte, il est donc venu voir ma grand-mère. Je me souviens de cette visite du curé. Mon grand-père était encore là avec nous, mais en fin de vie. Il allait mourir en novembre.

« J'ai trouvé une place pour que votre petit-fils aille dans une école, lui a-t-il dit. C'est à Bétharram. »

Ma grand-mère pensait que, comme sa fille n'avait pas pu avoir l'éducation voulue et les moyens d'être enseignante, moi, avec une instruction un peu plus poussée, j'aurais un avenir meilleur. Quand elle m'a vu plus tard en policier, pour elle, ça a été la réussite. J'étais pourtant un simple agent mais, à ses yeux, j'étais fonctionnaire – un statut qu'aucun d'entre eux n'avait pu connaître.

À l'époque, ce qui m'avait le plus frappé dans la proposition du prêtre, c'était que j'allais être arraché à mes grands-parents. Dans mon esprit d'enfant, Bétharram, c'était le bout du monde. Il faut imaginer qu'il fallait la journée entière pour y aller. On partait le matin à six heures trente de Navarrenx, on arrivait à Pau à neuf heures. Le bus traversait tous les villages des environs, s'arrêtait à Monein, où les plus riches mangeaient des chocolatines et des croissants de la boulangerie. Nous, les pauvres diables, on avait juste l'odeur. J'ai gardé en mémoire ce parfum des chocolatines dans les narines – depuis que j'en ai les moyens, j'en achète une de temps en temps. À l'idée de ce plan qui se préparait pour moi, j'étais troublé, malheureux. Je me

demandais où j'allais tomber. Ça me travaillait. Je savais que je ne reviendrais pas pour les vacances – ça coûtait trop cher de prendre le bus. J'étais donc condamné à y vivre de longs mois d'affilée. Mais ma grand-mère avait cette fierté de me voir étudier, de m'offrir un avenir ! Elle ignorait, tout comme moi, ce qu'on avait l'intention de m'infliger : les véritables intentions de Bétharram. Elle était confiante envers le curé. Jamais elle n'aurait imaginé me livrer à des prédateurs.

« On ne pourra pas payer, avait dit ma grand-mère au curé.

— Mais ce sont les bienfaiteurs qui paient ! », avait-il répondu.

Ces mots magiques avaient fini de la convaincre. Ma grand-mère ne pouvait pas savoir que ce qu'achetaient ces « bienfaiteurs », dont le curé parlait, c'était notre innocence. Qu'ils finançaient, bien malgré eux je l'espère, un système où certains hommes d'Église transformeraient des enfants en proies faciles pour assouvir leurs pulsions les plus viles. Mais avec le temps, je me demande s'ils ignoraient vraiment ce qui s'y passait. « Bienfaiteurs » : un mot que j'exècre aujourd'hui pour cette raison. Ces prétendus bienfaiteurs, ce qu'ils m'ont donné n'est sûrement pas ce qu'ils auraient souhaité pour leurs propres enfants.

J'avais dix ans le 3 septembre, le jour de mon entrée à Bétharram, le jour où ma vie allait basculer. Dès mon arrivée, j'ai entrevu le malheur. Je me suis demandé ce que j'allais faire dans cet endroit. J'avais des souvenirs très heureux de ma petite enfance avec mes grands-parents. Mais j'allais cruellement mesurer la valeur de l'amour que me portait ma grand-mère, cette femme extraordinaire, par son absence.

L'arrachement

Ce matin-là, le 3 septembre 1956, jour de mon dixième anniversaire, le cœur serré dans les bras de ma grand-mère, j'ai eu l'impression de lui dire adieu plutôt qu'au revoir. Ses mains tremblaient quand elle m'a pressé contre elle une dernière fois. Dans ses yeux, j'ai lu une profonde tristesse qu'elle tentait de masquer derrière son sourire forcé et ses encouragements.

Je suis parti avec ma petite valise en carton bouilli, ce bagage de miséreux qui contenait toute ma vie. J'ignorais encore que je franchirais le seuil de l'enfer. Le curé du village, tout content de m'enrôler dans cet établissement, nous a installés fièrement, moi et ma pauvre valise, dans sa Dauphine rutilante. Il rayonnait de satisfaction, comme s'il venait d'accomplir une bonne action.

Dans la France des années 1950, l'Église catholique exerce un pouvoir absolu sur l'éducation. Pour les familles modestes comme la nôtre, elle représente l'unique espoir d'offrir un avenir à leurs enfants. Les curés sillonnent les campagnes en promettant aux parents démunis que leurs enfants trouveront à Bétharram ce qu'ils ne peuvent leur donner : l'instruction, un métier, une place dans la société. Leurs discours sont rodés, leurs arguments imparables pour des familles qui n'ont rien d'autre à donner que leur foi.

Quand j'arrive à Bétharram, ce grand bâtiment me paraît immense avec ses quatre étages qui défient le ciel. Obscur, intrigant, presque hostile. Ses murs de pierre grise suintent d'une tristesse séculaire. C'est un déchirement. Les larmes montent, mais comment vais-je rester là ? Pourtant, je n'ai pas le choix, il faut se faire une raison. Ma grand-mère était pleine d'espoirs, je ne dois pas la décevoir. Dans mon esprit d'enfant, je me répète que c'est pour elle, pour honorer ses sacrifices. Que ma grand-mère y croit de toutes ses forces ! Dans son monde simple et droit, les hommes d'Église sont des saints par essence. Elle a vu en cette proposition divine un don du ciel ; la réponse à ses prières pour que j'échappe à la misère, qui nous collait à la peau depuis toujours.

Le curé me laisse seul dans le dortoir avec la désinvolture de celui qui livre une marchandise. Pas un mot de réconfort, pas un geste paternel. Il disparaît aussi vite qu'il est venu, comme s'il avait hâte de fuir ce lieu. On nous distribue nos lits, nos couvertures avec l'efficacité mécanique d'un processus bien rodé. Nous nous demandons tous ce que nous faisons là. Nous nous observons timidement, sans trop nous adresser la parole, en tentant de ne pas montrer la fragilité du moment, mais nous sommes tous pareils : des enfants de dix ans qui se retrouvent seuls, perdus, déracinés.

Moi, j'arrive du Béarn, les autres du Pays basque, quelques-uns des Landes. Pour certains, ils ne sont jamais sortis de leurs fermes du fin fond des Pyrénées, ces fermes d'époque complètement isolées, si loin de tout, où l'on allait à pied de la route principale jusqu'à la bâtie dans la montagne. Ils découvrent pour la première fois un bâtiment de cette taille, cette foule d'enfants, ce bruit étouffé des voix qui murmurent l'angoisse.

Nous sommes perdus, tous autant que nous sommes. Nous nous demandons ce que nous faisons là, les yeux ronds d'incompréhension.

Les uns ne valent pas plus que les autres. Ceux qui arrivent de la montagne avec leurs gros sabots et leurs vestes rapiécées, et moi qui arrive de ma situation miséreuse, mais au moins entouré d'amour. Nous pensons simplement venir pour étudier.

Ce grand moment de solitude des enfants de mon âge s'accentue quand débarquent des élèves plus âgés, qui plaisantent entre eux avec la condescendance de ceux qui connaissent déjà les règles du jeu, alors que nous, les nouveaux arrivants, sommes tous dans le même état d'esprit. Nous nous posons beaucoup de questions. On nous a caché que l'apostolicate était le petit séminaire des pères de Bétharram. Le mensonge était total, organisé, systématique.

Nous nous retrouvons donc entre nous, tous des miséreux, puisque nous ne payons pas de scolarité. Les bienfaiteurs nous l'offrent, et Bétharram en profite pour nous changer en futurs curés. Aucun d'entre nous ne le souhaite, à l'exception des terminales qui se préparent à partir pour le grand séminaire (un nombre très restreint, puisque l'internat ne compte qu'environ 70 élèves en tout, et les groupes comptent au maximum sept ou huit enfants, de la classe de CM2 jusqu'en terminale).

Le dortoir est une immense pièce glaciale au quatrième étage. Un espace sans âme où s'alignent des dizaines de lits en fer, tous identiques, serrés les uns contre les autres, comme dans un hôpital militaire. Ils forment des rangées parfaites dans cette salle démesurée. Chaque lit est équipé du strict minimum : un matelas fin, une couverture de laine rugueuse qui gratte la peau, un oreiller dur comme la pierre. Nous devons fournir les draps – seuls vestiges de notre foyer, seule trace de tendresse dans cet univers hostile.

Il y a une fenêtre à chaque extrémité du grand dortoir. Elles serviront – nous nous en rendrons compte par la suite – à nous réveiller

le matin dans un froid polaire. À cinq heures trente ou six heures, elles sont ouvertes en grand pour « ventiler ». En réalité, c'est une torture supplémentaire, un moyen de nous rappeler dès l'aube que nous devons nous tenir à une discipline stricte, que nous sommes aux ordres !

Moi, j'atterris avec un bonheur ironique sous une de ces affreuses fenêtres. Dès le premier lever, je bénéficie de la fraîcheur de la vallée dominée par les sommets pyrénéens. Je laisse les lecteurs s'imaginer au quatrième étage de cette bâtie, lorsque les vents froids balayent cette contrée. Mon réveil sous cette fenêtre exposée directement aux courants d'air, dans cette pièce qui ressemble plus à un hangar qu'à un lieu de vie, est instantané. Sans compter les nuits d'hiver où le vent s'engouffre par les interstices, siffle entre les carreaux mal joints.

La nuit, des lampes bleues restent allumées – je me demande d'ailleurs à quoi elles servent vraiment –, jetant une lueur blafarde sur cette caserne d'enfants. Cette lumière artificielle transforme nos visages en masques livides, donnant à l'ensemble une atmosphère de cauchemar. Peut-être pour que le surveillant puisse observer nos moindres gestes, contrôler nos rêves, s'assurer que, même dans notre sommeil, nous restons soumis. Ou peut-être pour autre chose, des rondes nocturnes dont nous découvrirons plus tard la véritable nature.

Il n'y a aucun confort. Rien qui rappelle un foyer. Ce dortoir abrite des dizaines d'enfants dans un dépouillement total. Les plus âgés sont logés dans des pièces annexes, un peu moins exposées, d'anciennes chambres transformées où les lits sont disposés dans tous les sens. Mais nous, les petits, nous avons droit à cette grande salle commune, froide comme un tombeau, où nos respirations se mêlent dans un brouillard de buée les matins d'hiver.

L'odeur aussi marque : un mélange d'humidité, de sueur d'enfants et de cette senteur particulière des lieux où l'on entasse trop de monde. Nos affaires personnelles se résument à presque rien : quelques vêtements dans un petit casier de bois, une photo de famille cachée sous le matelas pour ceux qui en ont une.

Dès le premier matin, l'ambiance est posée. À six heures, en guise de réveil, un curé beugle, sans ménagement, une première fois : « *Deo gratias !* ». Nous devons répéter, énergiquement, les yeux encore embués, à peine sortis du sommeil : « *Deo gratias !* ». Si on ne répond pas assez fort, et de façon compréhensible, il nous le répète, d'une voix tonitruante ; pour bien nous dire que nous devons nous réveiller et le rester. « *Deo gratias* », c'est « merci, mon Dieu ». Il faut remercier Dieu d'être là et d'avoir passé la nuit dans des lieux réservés à la prière. Puis le curé ouvre les fenêtres, et il faut faire son lit, comme à l'armée. Plus tard, quand je ferais mon service militaire, je saurais déjà parfaitement plier les couvertures : je l'ai appris dès l'âge de dix ans à Bétharram.

*

La première opération, c'était de descendre en ordre aux toilettes, puisque nous avions l'interdiction de nous y rendre pendant la nuit. Nous nous couchions à vingt et une heures, puis nous attendions jusqu'au réveil à sept heures. Dix heures d'attente pour un enfant de dix ans, il fallait tenir bon. Les commodités se trouvaient au fond de la cour de récréation. Elles existent toujours : des WC turcs d'où nos excréments tombaient directement dans la rivière, le gave, comme on dit dans le Béarn.

Pour se laver, il ne fallait pas compter sur une salle de bain. C'était une espèce de long lavabo en pierre qui longeait toute une pièce adjacente au dortoir, avec des robinets desquels sortait uniquement